

# Voyage en autisme

Avant d'entrer un tant soit peu dans le détail des deux ouvrages, véritables objets, publiés par Sandra Alvarez de Toledo, qui poursuit ainsi sa mise au jour passionnée de l'œuvre de Fernand Deligny (QL n<sup>os</sup> 952 et 982), il nous semble nécessaire, et en cela le livre d'Henri Rey-Flaud est important en ce qu'il déploie clairement l'éventail des possibles en la matière, de formuler de la manière la plus simple possible les présupposés philosophiques, existentiels mais aussi politiques qui déterminent la position que l'on adopte face à l'autisme.

MICHEL PLON

## Journal de Janmari

Avec la collaboration de Gisèle Durand  
L'Arachnéen, 150 p., 32 €

## Cartes et lignes d'Erre

Traces du réseau de Fernand Deligny  
1969-1979

Édition bilingue français-anglais  
Introduction et glossaire de Sandra Alvarez de Toledo  
Postface de Bertrand Ogilvie  
L'Arachnéen, 412 p., 55 €

## HENRI REY-FLAUD

### SORTIR DE L'AUTISME

Parents, ces vérités qu'on vous cache  
Flammarion, coll. « Psychanalyse et psychologie »,  
136 p., 16 €

Ou bien l'on considère l'autisme et ses formes variées comme une atteinte – quelle qu'en soit la nature, organique, neurologique ou psychique – à l'intégrité du fonctionnement et du développement d'un être, atteinte à laquelle il faut s'efforcer d'apporter un remède approprié, et l'on s'engage alors dans des démarches de caractère thérapeutique, voire médical et inévitablement orthopédique, visant à ramener l'être concerné, considéré comme malade ou anormal, à un état dit de *normalité* ; ou bien l'on est convaincu que l'autisme est une *modalité d'être* et l'on respecte sans réserve l'enfant ainsi qualifié, l'autiste, dont Fernand Deligny disait qu'« il faut le laisser être », ce qui implique qu'on l'accueille dans sa singularité, que l'on refuse radicalement toute tentative, quelle qu'en soit l'inspiration, de *normalisation*, inévitablement porteuse des formes les plus diverses de ségrégation au quotidien et de dressage, sans tenir compte des souffrances, explicites ou implicites qui sont ainsi infligées au sujet concerné, l'idée étant que « c'est pour son bien », lequel « bien » peut aussi être celui de l'entourage de l'enfant.

Si l'on opte pour la seconde attitude, il devient possible d'entrer dans ce que Bertrand Ogilvie, qui continue de « penser autrement » (voir QL n° 1 068), appelle « l'univers de Deligny », dont il précise les axes essentiels dans sa postface aux *Traces du réseau de Fernand Deligny*. Il s'agit là, dans cette formulation qui peut paraître hermétique, d'abord de l'aménagement de cette dimension première, l'espace, dont Deligny écrivait que les enfants autistes « y vivent et y voient ce qui ne nous regarde pas » quand nous vivons, nous, dans le temps, dimension du projet inconnue de l'autiste ; aménagement d'un espace non octroyé et encore moins balisé par des repères imposés, mais un espace qui surgit et s'organise à partir

des trajets des enfants qui s'y meuvent. Axe des cartes, au sens géographique et spatial, croquis qui donnent à leurs lecteurs une idée du quotidien tout à la fois répété et à chaque fois réinventé. Axe de l'écriture de ce qui advient, non pas récit au sens classique mais tentative de cerner les effets produits par ce quotidien fait d'insolite et d'inexplicable chez ceux, les « éducateurs », délibérément non professionnels, confrontés à cette modalité d'être avec les enfants qui implique un « être là » sans projet ni préjugé mais inscrit dans le « faire » – de la cuisine, des réparations, des courses – dans une neutralité qui peut être désignée par le terme de *coprésence*, distincte de toute idée de coexistence ou d'intersubjectivité ; en quoi réside l'aspect véritablement politique de l'aventure, par où l'idée d'*altérité* trouve et retrouve son sens premier le plus souvent maquillé dans des constructions imaginaires.

### Deligny adhère à la conception de Lacan, pour qui le langage n'est pas un moyen de communication

– si tant est que la communication existe autrement que comme un leurre. Mais il fait un pas de côté en affirmant que l'univers de l'autiste est *autre*, hors langage. C'est du reste ce qui ne peut manquer d'être ressenti non pas à la lecture mais dans cette sorte de démarche que constituent le constat et la plongée dans le *Journal de Janmari*, cet autiste compagnon de Deligny, plongée comme dans une œuvre abstraite, journal d'une centaine de pages – celles-ci ne sont pas numérotées puisque le temps, le nôtre, n'est pas concerné – que Gisèle Durand a soigneusement recueillies : succession de vagues, de petits carrés parfois colorés ou bien encore tout en couleurs, recueil qui ne peut que bouleverser celui qui le contemple et, à l'instar des « éducateurs », s'abstient d'y projeter les dimensions de son entendement habituel, de son propre univers, de chercher à y voir « ce qui ne nous regarde pas ». Il ne s'agit pas là d'une écriture, plutôt d'un « langage non verbal », un tracé « infinitif et infraverbal », comme l'écrit Sandra Alvarez de Toledo dans son introduction. En dire plus serait pur bavardage, quand il y a lieu de se taire et de se reporter aux œuvres de Deligny.

Le hasard veut que le dernier livre d'Henri Rey-Flaud, consacré à l'autisme, paraisse en même temps ou presque que ces travaux incomparables. Cet ouvrage contraste quelque peu avec les précédents (voir QL n° 973), moins attentif qu'eux à toute la littérature psychanalytique sur la question. Il consacre certes tout un chapitre à la démarche de Deligny, à qui il rend hommage en usant pour cela de formules heureuses, soulignant que sa clinique est une « clinique du

regard » venant se substituer à celle de l'écoute, parlant des « autistes au Désert » (allusion au pays de ces exilés et résistants que furent les camisards – on se souviendra du beau film de René Alliot –, pays où se situe Monoblet, le village, lieu, hameau, centre du monde de Deligny), reconnaissant que l'apport de celui-ci pourrait bien se situer, par-delà les informations qu'il donne sur l'autisme, dans les questions déroutantes qu'il nous conduit à soulever.

Mais cette reconnaissance ne se départit jamais de réserves qui touchent à la prétendue idéologie soixante-huitarde de Deligny – le Larzac est tout près de Monoblet –, à l'unicité de sa démarche et à son caractère non reproductible, si bien qu'une fois le « maître » disparu c'est l'entreprise elle-même qui ne pouvait que disparaître. Conclusion hâtive qui annonce le retour à une conception que Rey-Flaud juge plus réaliste, moins utopique, comme en témoignent ces lignes dans lesquelles l'auteur remet en vigueur la vision plus classique qui voudrait que, « contrairement aux prescriptions de Deligny », nous ayons à « tendre la main [à l'autiste] pour l'aider à se dégager de la glaise dans laquelle il est englué ». Vocabulaire pour le moins éloquent, sinon choquant, qui invite à abandonner les rivages de l'archipel insolite de Deligny, ce militant des causes arides.

Y aurait-il alors une troisième voie entre les deux ci-dessus évoquées ? Et cette main qu'Henri Rey-Flaud propose généreusement de tendre à l'autiste, serait-elle celle de cette « nouvelle psychanalyse » qui est annoncée au titre du dernier chapitre ? Nouvelle psychanalyse qui pourrait, une fois prononcé l'homélie funèbre de Deligny, une fois – justement – critiqué dans un premier chapitre les approches comportementalistes de l'autisme, approches en définitive aussi autistes que les enfants qu'elles prétendent « soigner », nouvelle psychanalyse qui pourrait conduire à cette « sortie de l'autisme » et dévoiler aux parents ce qu'on leur cache comme l'annoncent un titre et un sous-titre pour le moins légers ? Hélas ! Une fois critiqué ce que l'auteur appelle la psychanalyse « historique » ou « causale », celle de Bettelheim et des « soignants » inscrits dans son sillage, qui mettaient en cause les mères des enfants autistes comme autant de coupables du handicap de leurs enfants – cet argumentaire-là est connu, évangile caricatural des adversaires de la psychanalyse –, il nous est donc annoncé qu'« heureusement une autre voie s'ouvre au thérapeute dans le champ freudien ». S'ensuit une succession de « vignettes », histoires résumées de cas cliniques que l'on expose comme autant de « victoires », exemples de possibilités de « sorties de l'autisme », lesquelles ne sauraient constituer l'ouverture théorique annoncée, ni apporter au clinicien quelque clé, autre qu'anecdotique, susceptible de l'aider dans le désarroi qui peut être le sien lorsqu'il est confronté à cet enfant qu'il n'accepte pas dans son étrangeté.

La conclusion de Rey-Flaud nous laisse plutôt sceptiques, selon laquelle « face à l'atelier du comportementalisme et ses techniques d'un autre âge [à en croire certaines directives officielles, on se permettra de qualifier d'optimiste un tel jugement], en regard du mythe de Monoblet disparu avec celui qui l'avait animé [ceux qui

tendent de lui redonner vie en publiant ses écrits et les deux volumes ici évoqués sont alors sans doute eux aussi "d'un autre âge"], la psychanalyse est mise aujourd'hui en demeure par l'autiste de renouer avec l'esprit d'invention de ses fondateurs pour restituer à cet enfant la place qui lui

revient dans la communauté des hommes et retrouver la sienne dans le champ de la pensée ».

Quel que soit le lyrisme final de Henri Rey-Flaud, nous ne sommes pas absolument certains que ledit enfant veuille retrouver cette hypothétique place, et nous sommes du même coup loin,

bien loin, du vertige de la pensée auquel nous appelons les écrits de Fernand Deligny, les petits carrés et autres vaguelettes de Janmari, les « tracés », cartes et croquis qui restituent « la ligne d'erre qui fraye la voie pour un regard autre envers les choses du coutumier ». |

# Le Moyen Âge du genre

*Cet ouvrage d'un peu plus de deux cents pages se présente comme un manuel, le premier à aborder et à synthétiser l'histoire culturelle de la différenciation des sexes au cours des siècles médiévaux.*

MICHÈLE GALLY

**DIDIER LETT**

**HOMMES ET FEMMES AU MOYEN ÂGE**

Histoire du genre

XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle

Armand Colin, coll. « Coursus histoire », 224 p.,

16,80 €

Dressant un bilan des différentes conditions, habitudes, attitudes, fonctions et représentations des hommes et des femmes au Moyen Âge, il s'inscrit dans les études actuelles sur ce que l'on appelle le « genre » au sens anglo-américain du terme : « création, diffusion, transformation des systèmes symboliques fondées sur les distinctions homme-femme ». Il se donne cependant moins comme une discussion de ces définitions et de ce type d'approche que comme un panorama complet de l'histoire des hommes et des femmes dans la période retenue.

réalité beaucoup plus rude, sinon contraire. Cependant, dans l'ordre des élites, cette représentation a aussi joué un rôle d'adoucissement – relatif – des mœurs. À l'inverse, la violence des relations entre hommes et femmes dans les fabliaux – violence physique et plus souvent relationnelle autour de la ruse et de la tromperie – constitue-t-elle un document plus fiable sur le vécu ? Si les sexes y paraissent particulièrement clivés (aux femmes la sensualité et une domination par la parole, aux hommes des réactions plus brutalement physiques et souvent l'échec), le récit doit provoquer le rire à travers des situations outrées et invraisemblables. Ainsi, la littérature confirme et crée un certain nombre de clichés.

D'une certaine manière, ces niveaux de représentations rendent particulièrement compte de la complexité à saisir la problématique du « gender » en général et plus encore dans des

forment une masculinité supérieure car, précisément, se tenant en dehors des liens charnels. Autour de cette sorte de paradoxe dans une société où, comme nous l'avons dit, dominent la descendance et la procréation, gravitent plusieurs figures plus ou moins incarnées dans les faits : celle, mystique ancienne, du « sein d'Abraham » (images où le patriarche biblique accueille dans son giron les élus) et plus largement des « saints nourriciers » où des moines se voient miraculeusement pourvus de mamelles qui leur permettent d'allaiter des nourrissons abandonnés. À cette ambivalence de la nature masculine répondent des récits hagiographiques où des femmes dissimulent victorieusement leur féminité pour devenir moines et vivre une vie d'ascètes exemplaires.

La religion serait, en partie, le lieu où pourrait s'effacer la différence des sexes, où à la hiérarchie qui régit ceux-ci se substituerait, de manière exceptionnelle, une égalité. Celle-ci retrouve le sens du premier récit de la Genèse racontant la création conjointe de l'homme et de la femme par Dieu. Didier Lett souligne combien la tension entre principe égalitaire et principe hiérarchique traverse la période médiévale et se tient « à la base